

Arrivée sur l'emplacement de la Colonie

Enfin, arrivés sur le faite d'une petit mamelon, tout-à-coup en fâce sur un autre mamelon plat nous aperçumes au milieu des broussailles de longues files de baraquements en planches.¹

Les soldats nous dirent : c'est là, nous sommes arrivés.

Certes ce fut un grand soulagement d'être arrivés sur cette terre promise après un voyage de plus de 500 lieux et de plusieurs mois.

Mais ce fut aussi un grand désappointement. Quoi, c'est ça la colonie, dit quelqu'un, c'est bien la peine de venir de si loin, dit un autre.

Il y eut certes un grand serrement de cœur, l'impression fût plutôt mauvaise. On ouvraient de grands yeux pour mieux voir. On ne parlait presque plus.

Il est certain que cette place ou l'on devaient passer une partie et peut être toute son existence impressionnaient profondément les arrivants.

Quelques minutes plutard on étaient sur place. Tout le monde mit pied a terre, ceux ou celles qui étaient monter.

Pendant un moment ce fut un pèle-mêle confus, les langues s'étaient déliés.

On était en octobre 1848.²

Le Capitaine Pernot du 2^{ème} chasseur d'afrique, nommé et charger de diriger la colonie, organisa de suite l'ordre ainsi d'ailleurs quil sied a un bon officier quil était.

Possédant les noms de chacuns ainsi que la composition de chaque famille, il en fit immédiatement l'appel, en faisant faire un peu de silence.

Et au fure a mesure il désigna a chacuns, a l'appellée, le compartiment quil devait occuper dans le baraquement, et dont il prenait de suite possession ; chacun chez soi.

Cette mesure produisit de suite son effet. C'était un débarras instantanée aussi bien qu'un premier bien être pour l'arrivant. Un petit chez soi vaut mieux qu'un grand chez les autres, dit-on, mais voilà ?

Ces baraques en planches étaient toutes uniformes, très longues, bien alignées les unes derrières les autres, carrément semblables a des compagnies de soldats prêtes au défilé, mais dans toutes leurs longueurs plus ou moins égales, faites en simple planches non jointe de sorte qu'on se voyaient au travers du compartiment a peu près comme sil n'existait pas.

Un seul compartiment était donner à une nombreuses famille.

¹ Le premier mamelon est la « colline du moulin » de Fleurus, le deuxième la « montagnette » (comme l'appelèrent plus tard certains Espagnols, traduisant *montesino*), ou « colline du marabout » au nord-est du village, dernière excrescence du plateau de Télamine, de l'autre côté de la fourche des chemins vers Saint-Cloud et Assi-Ben-Féréah, et où fut aménagé beaucoup plus tard le jardin public.

² Téléscopage. Ils étaient partis le 29 octobre de Paris et avaient voyagé pendant trois semaines, pour arriver le 20 novembre.

Deux ménages sans enfants furent logé ensemble dans un même compartiment, et ainsi de suite. Ce n'était pas du tout agréable.

Les célibataires logèrent ensembles.

Cela laissait certes à désirer, d'autant plus que cette promiscuité devait durer assez longtemps.

Chacun s'ingénia à calfeutrer les interstices et à faire des séparations intérieures avec des étoffes, des draps, ou avec des couvertures.

Faute de baraquements assez nombreux, on fut donc trop à l'étroit.

Mais nous dit-on ce n'était que du provisoire puisque plus tard on nous construisait des maisons en pierres.

Chaque compartiment avait une porte donnant sur le devant, et une petite fenêtre donnant par derrière. Les toitures des baraques n'avaient pas de tuiles, mais seulement des couvre-joints. D'ailleurs il tombait si peu d'eau. Les toitures dépassaient de beaucoup les baraques ce qui donnait déjà un certain abri utile.

Ce premier partage fait, ce qui demanda encore un certain temps, les bagages de chacun furent apportés à la porte de chaque colon. On s'empressa de les approprier dans l'intérieur afin de pouvoir s'en servir de suite suivant les besoins du moment.

Au son du clairon le capitaine appela et fit venir les chefs de familles. À chacun fut donnée une grande gamelle et aussi des petites autant que de membres composant la famille, autant de quartes puis un grand bidon à eau, une marmite de campement pour cuire les aliments, le pot au feu et le café, le tout absolument comme en possède chaque escouade ou chaque soldat. On posséda bientôt tout le campement, sauf les tentes.³

La distribution continua par celle de la viande de bœuf, faite par un fourrier qui ayant la liste donnait le nombre de rations voulus suivant le nombre de têtes.

On distribua ainsi du pain bis, du café, du sucre et un quart de riz ou de haricots pour servir de légumes... Sans oublier un sou par jour pour acheter de la chandelle.

Ce riz et ces haricots, d'après mes suppositions, avaient dû faire plusieurs fois le tour du monde. Malgré cela, ils n'en étaient pas meilleures, au contraire. La viande à la longue finissait bien par cuire, les haricots jamais. En mangeaient d'ailleurs qui voulait ; puis ce riz dans le pot-au-feu ce n'était pas fameux. Pourtant à la longue on finit par s'y habituer.

Nous étions donc installés au milieu de la broussaille dont on avait coupé les branchages à ras de terre, même dans les baraques, car en fait de plancher c'était la terre vierge qu'on durçait à force de piétiner dessus.

L'après-midi s'avancant, il fallut songer au repas du soir.

Mais, tel que pour faire un civet, prenez d'abord un lièvre... Pour faire un pot-au-feu, prenez d'abord de l'eau. Mais voilà la difficulté, c'est qu'il n'y en avait pas.

C'est à dire qu'il y en avait bien, mais à cinq cent mètres des baraques, dans la plaine. On organisa un va et vient avec quelques barriques mises sur une voiture du train. Puis des colons partirent bravement avec deux grands bidons et firent la corvée d'aller à l'abreuvoir.

³ Occupées par les soldats, sur la montagne.

C'était un endroit où il y avait cinq ou dix anciens puits arabes élargis par les éboulements quelques uns sans eaux, d'autres en ayant un peu, mais remplie d'animaux tel que crapeauds, serpents, et une couche épaisse de sâles bêtes noires a carapace, qui porte un nom commun en français.

Un de ces puits avaient été réparé, curée, et avait de l'eau assez profonde, fraîche, mais légèrement saumâtre !

Sur ce puit on y avait ~~pose~~ installer ce qu'on appelle en algérie une noria, mat espagnol. Cest une roue à engrenage sur la quelle est poser une chaine double, soutenant de distance en distance des godets, mettons tous 50 ou 60 de centimètres.⁴

La chaine etant sans fin, est actionnée par le tirage d'un cheval, ou d'un mulet faisant manège sur un tertre élevée, afin que les eaux monter par les godets se puissent déversée de haut pour descendre dans des bassins ou réservoirs.

Un bassin étroit mais en longueur était construit à cette endroit pour y faire boire tous les animeaux quelconques, etant bas.⁵

L'eau se déversant de haut a l'une des extrémités du bassin, c'est a cette place que la troupe et les colons prenaient le liquide nécessaire a leurs besoins : et aussi au lavage du lingue civile et militaire. Pendant longtemps on se servi a cette endroit et jusqu'à ce que les deux puits que le génie avait entreprit de creuser fussent terminées.

Cette eau saumâtre, c'est a dire légèrement salé, avait le dsagrément de ne point cuire parfaitement les légumes, ni de parfaire un bon savonnage du lingue, puis ne désaltère pas aussi bien que l'eau franche.

Ayant donc de l'eau et de la viande ou pouvait alors essayer de cuire un pot-au-feu. Pour cela chacun ou chacune alla chercher de grosses pierres sur lesquelles on posa les marmites de campements. Il ne s'agissait plus que de faire du feu entre les écartements des dites pierres. Un ennui qui ne fut pas le moindre, ce fut justement de faire du feu.

On s'en prit aux buissons de lentisques, de chêne vert dont on cassa les branchages comme l'on pu. Ces branchages tous vert pétillaient, faisant une fumée du diable laquelle fumée tournant en tous sens comme le vent fit que tous les cuisiniers et cuisinières avaient des yeux en larmes.

Ça brulait mal, il fallut un temps infini pour obtenir l'ébullition, quand a écumer le pot-au-feu on ne s'en donna pas la peine pour une bonne raison, c'est qu'on ne possédait pas d'écumoirs, puis en posséda-ton, on ne pouvait rester près de la marmite à moins de se faire enfumer.

Toujours est-il qu'on mangea tard, cuit ou pas cuit. On mangea mal, mais ne faut-il pas payé son entrer en toute choses. On se promet de faire mieux le lendemain. Ce lendemain, de bon matin on essaya de faire le café, ce fut bien une autre histoire. Car le café etant distribuer en graines, personne ou bien peu possédaient de moulins pour le moudre.

⁴ C'est à dire *tous les 50 à 60 centimètres*. (Forme populaire, qui survit par exemple dans *tous les 25 du mois*).

⁵ Ce puits adopté par l'armée pour la colonie, et ses voisins, sont l'origine de l'appellation ancienne et actuelle du lieu, *hassiane ettoual* (= puits longs).

Il fallut donc le piler, ce que nous fîmes dans la grande gamelle, en pillant le café avec un gros marteau en le tenant par le manche. Plus tard, nous fîmes comme les soldats, nous le pillâmes avec la crosse d'un fusil.

Plus tard encor on acheta des moulins a cafés a la ville.

Les puits dont il a été question sont au ras de terre sans aucunes margelles de garanties, ainsi d'ailleurs que tous les puits arabes. Plus large du fond que du haut, par suite d'éboulement. Ces puits ne sont généralement pas profonds, car les arabes peu travailleurs choisissent les endroits qui leur coutent moins de peines.

Ces gens préfèrent faire 6 ou 8 kilomètres pour puiser de l'eau plein de peaux de boucs, que de creuser un puit près de leur tribu.

Ces puits arabes sont très fréquentés, plusieurs tribus s'y rendent. On y amène aussi les bestiaux pour les abreuver. Les arabes creuses un peu les alentours afin d'y former de sortes de mâres dans lesquels l'eau tiré des puits se rend par des rigoles.

Quand il pleut ces mâres se remplissent ce qui évite de les remplir avec le récipient tiré a bout de bras par une corde.

Chose bizarre, a peu de distances les uns des autres, ces puits donnent l'un de l'eau saumatre, ou légèrement, tendit que l'autre a côté donne une eau excellente, semblable a de l'eau de roche, tel celui qui fut foré a côte de notre maison par les soldats du génie.⁶

Il fut foré a la mine a travers un banc de roche de 23 mètre d'épaisseur. On mit deux années pour le terminée.

Un autre puit fut creuser sur le point le plus élevée de la colonie. Etant beaucoup plus profond il demanda encor davantage de temps pour le creuser.

Il fallut aussi lui donner plus de largeur et plus de profondeur d'eau afin qu'il puisse fournir l'eau nécessaire aux besoins d'alimentation et déservir en plus un long abreuvoir de service pour tous les animeaux du village.

La question de l'eau dans ce pays prime sur toutes les autres. C'est par sa recherche qu'il faut commencée une colonisation.

Ce premier soir de notre arrivér nous eumes concert gratis, car a peine fit-il nuit et que chacun terminaient son difficile repas, etant a causer près des baraquements, quil s'eleva des environs, tout proche, des cris d'abord élevée en gammes doucereuses, après lesquels comme une sorte de refrain ou accompagnements se continuant par des aboiements interminables : ici, là, partout, proches, ou éloigner.

C'était les bandes de chacals qui venaient nous donner leur premier concert, lequel se renouvela chaque soir, et qu'ils répétèrent une partie de la nuit.

Ce concert qui se répercutait de tous côtés nous amusa beaucoup, il était inattendu et il amusa fort les parisiennes, les quelles n'en avaient jamais entendues de paréil.

⁶ Maison L1, dans les débuts première maison à gauche en arrivant au village à partir d'Assi-Ameur. C'était la première à être terminée en 1849, ce dont les Rabisse furent fiers. Cf. Plan du village (Annexe D).

Il y a une grande quantité de ces chacals, trop grande même, et de mon temps on essaya par plusieurs moyens a les détruire.

Quand le temps est calme la nuit, on entend ces animeaux aboyers de plusieurs kilomètres.

Après le glapisement des chacals, ce furent les cris féroces des hyènes. Cela n'est plus du tout agréable : ce cri surtout pour la première qu'on l'entend, a quelque chose qui inspire la crainte, ou la sensation que la bête est dangereuse. Ce cri est rauque, mauvais, aussi tous les chacals se taisent, c'est leur ennemi juré.

La hyène fait plutôt sa nourriture des charognes, des cadavres quelle peut déterrer, des chacals, des chiens quelle peut surprendre et dont elle est très friande.

C'est une vilaine et sâle bête que j'ai toujours détester pour sa lacheté, sa voarcité, son hypocrisie.

Aussi jamais je ne lui ait marchander un coup de fusil, même a petit plonds. Ne serait-ce que pour la cingler.

J'en ait tuer plusieurs – et blessé d'autres. Mais aucunes n'eut le courage de me faire face.

Une seule fois, un jour que j'étais a la chasse avec un de mes frères, une hyène lui passa a six mètre. Dans sa précipitation a la tiré il menqua, ne lui brisant que l'épaule.

La hyène poussa un hurlement terrible, se retourna sur le chasseur ouvrant son énorme gueule en s'avançant vers lui et sautant sur ses pattes. Mon frère lui tira a un mètre son deuxième coup en pleine gueule, en même temps que voyant le danger je lui envoyais une balle au défaut de l'épaule, étant prêche.

La hyène tomba doublement foudroyée, elle était enorme et le paraissait encore davantage avec ses longs poils hérissier du cou a la queue.

Habituellement elle se sauve de l'homme dans le jour. Mais la nuit elle se laisse approcher plus près, ou plus facilement. Elle est aussi plus audacieuse et s'approche au seuil des habitations. Une nuit je fus réveiller par les cris plaintifs du chien de nôtre voisin d'en fâce⁷ – un chien de moyenne taille et qui aboyait devant la porte cochère.

Une hyène approcha en se dissimulant le long du mur de cloture ou il y avait encore des palmiers nains non défricher. Elle s'élanca sur lui avant que le chien puisse se sauver et passer en dessous la porte. La hyène se saisi en l'emporta vivant dans la montagne toute prêche. On entendait le pauvre chien crier dans l'éloignement.

Je sorti dans la rue en chemise pieds nus, mon inséparable fusil en mains.

Mais la ravisseuse était déjà loin. Néanmoins je tirais un coup de feu dans sa direction dans l'espoir de lui faire lacher prise. Il n'en fut rien, et les cris continuèrent encore s'éteignant dans le lointain.

Il était inutile dans cette nuit noire de poursuivre l'animal. Le temps de m'habiller était plus que suffisant pour assurer la perte du chien.

Le voisin propriétaire du chien était aussi sorti de chez lui. Il ne pu que se lamenter de la perte de son César, comme il l'appelait.

⁷ Joseph Gouvion et son épouse Elisabeth Hermand âgés de 56 et 47 ans, convoyés vers Fleurus sans enfants capables de les protéger au fusil. Maison située à l'époque à la limite du village (îlot R), reprise ensuite par Adèle Lesueur (1879) puis Antoine Jorro (1952). Cf. Plan du village (Annexe D).

L'année suivante ce furent ses moutons que des arabes vinrent égorger dans le gourbi qui les abritaient, n'ayant plus de chien pour donner l'éveille.

Sa maison comme la nôtre était a l'entrée de la colonie donnant sur la brousse. Il fut réveiller par les belements de ses moutons une nuit vers les 2 heures. Ayant sorti dans sa cour il aperçu des arabes et se mit a crier : au voleur.

Cette fois encor je sorti en chemise dans la rue, en tenant mon fusil de chasse. A cet instant même j'apperçu un arabe absolument nu, qui sautait du mur de cloture du voisin dans les palmiers nains qui le bardait en dehors.

Il faisait sombre. Je courus pieds nus dans sa direction, mais l'arabe et les autres, car ils étaient plusieurs, fuyaient probablement a quatre pattes dans l'ombre du mur et des paliers, car je ne vis rien.

Néanmoins je tirais deux coups de fusils dans leurs directions présumer. Mon fusil étant charger au plond N°5 ne pouvait pas faire grand mal a moins de tirer prêche.

Mes deux coups de fusils tirés je m'avancait encor mais je ne vis n'y n'entendit rien, les marauds ayant vite gagner les broussailles.

M'étant avancer vers l'endroit ou l'arabe aperçu avait sauter du mur, je vis là une brèche qu'ils avaient pratiquer pour pénétrer dans le gourbi a mouton.

Le mur n'étant pas crépi, les voleurs avaient détacher avec un instrument les pierres une a une, de maniere a pratiquer une ouverture par la quelle ils s'introduisirent dans la bergerie adosser a ce mur.

Quatre moutons y étaient egorgers. Plus un dans la cour. Ce sont les cris de celui-la qui éveillèrent le colon lequel ayant crier lui aussi, les maraudeurs arabes s'étaient enfuis sans rien emporter.

Ce colon en fut quitte pour vendre ses moutons tués a son boucher.

Le lendemain quand il fit jour, j'allais voir les traces laisser par mes deux coups de feux. Les faites des palmiers, c'est a dire les feuilles en éventail, étaient bien criblers par les plonds dans la bonne direction, et certainement les arabes devaient en avoir reçu une certaine quantité.

Mais qu'est-ce que cela pour des gens plus dures que beaucoup d'animeaux.

Ces arabes sont d'ailleurs d'une hardiesses étonnante, et coutumiers du fait, il est rare qu'ils se laissent surprendre et encor moins prendre.

Souvent ces hardies pillards perçèrent ainsi des murs donnant au dehors, et volèrent des bœufs et des cheveaux qu'ils firent ainsi sortir par cette ouverture agrandi suffisamment, sans que rien de donna l'éveille.

J'aurais beaucoup de faits plus hardis a raconter.

Souvent les voleurs arabes se mettent tous nus pour faire peur aux chiens, qui paraît-il se sauvent effrayer, puis aussi pour ne donner aucunes prise.⁸

⁸ Les chiens en ont vu d'autres ! En fait, la tactique employée pour éloigner ou faire taire les chiens était de se dénuder et de se plâtrer de graisse d'hyène, voire de lion.

Mais revenons a nos colons.

Après avoir jouies du concert impomtu de ces divers animeaux, et causer un peu, chacuns rentra petit a petit se reposer dans son compartiment, fatiguer de cette première journée quelque peu tourmenter.

Tout autour des baraquements fut posée des sentinelles pris dans la compagnie de zouaves. Camper sur un autre petit mamelon touchant au nôtre séparée seulement par la route allant aux puits et a la colonie de St Cloud.

Il y avait encor un autre campement composer de soldats de la légion étrangère et un détachement de sapeur du Génie. Ceci est le pendent de toutes choses semblabes pour les autres villages, tous étant logé a la même enseigne, si ce n'est qu'ils n'étaient commander que par un lieutenant.

Notre colonie se trouvait dans le parage de deux tribus arâbes, dont l'une se voyait la bas dans la plaine a environ deux kilomètres, l'autre était plus éloigner.⁹

Pour nôtre sécurité il etait donc urgent d'être garder avec asser de vigilance, étant a 21 kilomètres d'Oran : deux autres colonies étaient encore plus éloigners dans la direction de St Deni-du-Sig.¹⁰

Dans le dernier village fut installér une brigade de gendarmes, l'endroit étant plus isolé.

L'emplacement de nôtre colonie était asser bien choisi sur un mamelon peu élevé et formant un large plateau.

On y accédait de trois côtes par des pentes douces. La route venant d'Oran partageait le village en deux parties égales, et se continuait jusqu'à St Louis dernier village, ou elle s'arrêtait, à cette époque.

De nôtre position nous dominions toute nôtre plaine vers le nord – et bordé par une chaine de montagnes élevées nous séparant de la mer éloigner de 12 a 14 kilomètres environs.

Dans les moments de tempêtes on entendait les vâgues se brisers sur les rôchers, surtout la nuit.

Cette chaine de montagnes commence près d'Oran par la haute montagne-des Lions, et se continue plus basse jusqu'à arzew, ou elle se termine brusquement. Là, la mer forme un immense fer a cheval de plage envahi par le sable – il faut aller très loin en mer pour avoir de l'eau jusqu'à la ceinture.

Tout la bordure de ce fer-a-cheval, ou plage, est border de dunes de sables asser élevée. La ville de mostaganem termine l'une des extrémitées.

Sur les derrières de nôtre colonie ce ne sont que des mamelons, et encor des mamelons, d'ailleurs peu élevée et se continuant a l'infini. Ils étaient très boisées de thuyas, sorte de sapin, et de broussailles de lentisques, chêne verts, palmiers nains, d'épines, et en majorité de touffes d'alfas.

⁹ Dommage qu'il n'ait pas précisé de quel côté. Il est probable que la première campait sur le territoire attribué à Assi-Ben-Féréah (Legrand). La deuxième est presque certainement le douar d'El Menantsia, de l'autre côté du lac de Télamine.

¹⁰ Assi-Ben-Féréah et Saint-Louis

Ce parage était désert, triste, peu giboyeux, sauf la garenne. Une fois, j'ai marché en droite ligne toute une journée entière sans rencontrer autre chose que mamelons et bas fond, et toujours bas fonds et mamelons pour changer,

Celui sur les derrières de la colonie ne fut donné à personne ; il fut gardé comme réserve communale on y mène les troupeaux paître quand la plaine est en culture.

Parlons-en, de culture.

Car avant de mettre en culture il faut d'abord défricher le terrain, et ce ne fut pas une petite affaire que de défricher cette longue et large plaine.

Dans de certains endroits les broussailles y étaient absolument compactes et à hauteur d'hommes, difficile à s'y frayer un passage. Ce n'étaient que chênes verts principalement.

Dans des quantités d'hectares cette broussaille y était si dense qu'il n'y avait pas un coup de pioche à perdre.

Ailleurs ce n'étaient que lentisques, oliviers sauvages, palmiers nains, oh ! ces palmiers ! ou bien des épines, des alfas, etc., etc....

En résumé pour des gens arrivant d'une grande ville comme Paris, ils ne pouvaient qu'éprouver ou avoir une triste appréhension sur l'avenir.

Quel travail à faire avant de parvenir à un heureux résultat. Quel changement d'existence. Justement il faut le dire très haut ce fut ces Parisiens, ou gens venus de Paris – ces tailleurs, ces bijoutiers, ces ébénistes, coiffeurs ou autres, et ex-boutiquiers, ces employeurs divers, ces gens qui en parties n'avaient jamais vus pousser un grain de blé, ni repiqué une salade qui tenaient, résistèrent le mieux d'abord à cette tâche de pionniers colonisateurs – travailleurs. Ceci un peu aussi grâce aux subsides militaires donnés à tous chacun.

D'ailleurs personne quelconque abandonné à ces propres ressources, ne possédant rien, n'aurait pu y résister.

En général, ce commencement de colonisation donna une impression plutôt décourageante, et fut difficile : mais non triste, cela grâce à ce caractère français toujours gai même dans les passes sombres. Pourtant tous ces nouveaux débarqués venant de ce beau pays de France, ayant plus ou moins vu ou participé aux révolutions de février et juin 1848, n'étaient pas sans se faire d'âpres réflexions en se voyant soumis au régime militaire.

Quoi qu'il en soit, à quelques jours de là une sorte d'insouciance, dissimulée, reprit le dessus. Quant au besoin de se faire jour, et chaque soir après le dîner tous s'assemblaient autour de grands feux de broussailles, on entonnait en cœur les chansons patriotiques d'alors.

C'était le chant du départ, la marseillaise, mourir-pour-la-patrie, etc.

Et surtout celle-ci de circonstance.

Formons une même famille,
Ou règne la fraternité
Sous la loi de l'égalité.
Pour tous le soleil brille
– Vive la Liberté –

Ces chants, chantés avec force et conviction reconfortaient. Leurs virilités impressionnantes dans cet espace désert, presque, remontaient le moral des faibles. Les femmes et les enfants

participaient aux refrains, on sentait une grande union dans ces cœurs, dans ces caractères de gens qui s'étaient volontairement expartiés dans un but, d'aspirations divers, dans un moment critique.

Pendant plus d'une année qu'on vécut ainsi, on forma vraiment une grande famille – tous pour un, un pour tous – chacun s'entraidant au possible... Il faut avoir vécu ce temps...

Les arabes écoutant dans le lointain, devaient se demander ce que voulait dire cette réunion de gens venant planter eux aussi leurs tentes dans cette broussaille ou tout étaient inculte.

Purent-ils croire qu'un jour cette terre brûlante, desséchée, verrait fleurir des moissons superbes, verraient construire des maisons dans lesquelles vivraient avec bien être des familles nombreuses, grâce à un travail obstiné, opiniâtre, acharné, sans arrêts. Là où eux, enfants du pays n'avaient jamais vus et vécu que dans la misère, la paresse intense, vermineuse.

Il y avait là dans cette réunion de gens, une sorte d'énergie prédominante, même encore inconsciente – mais sûrement il y avait un espoir.

Les anciens colons, les premiers, s'ils en aient qui vivent encore, n'oublirons jamais ces premiers temps d'unions rares d'étrangers qui ne se connaissaient pas, venant tous du même endroit c'est vrai, mais qui ne s'étaient jamais vus pousser

Le Capitaine commandant notre colonie, homme sérieux, réfléchi, comprit bien à quels hommes il avait à faire, aussi se mit-il à ce niveau familiale, ce qui était sensé.

Le contraire aurait été détestable, nuisible.

Donc tous ces colons à ce jour étaient égaux de fortunes, ou plutôt d'infortune. Et un peu plus tard ce fut avec grand courage et solidarité que tous ensemble, sans distinction de forces, de capacités, que tous se mirent au travail les uns pour les autres sans défaillances ni jalousie d'arrière pensée.

Ce fut certainement le plus beau spectacle qu'il m'ait été donné de voir dans ma vie.

Ici, ce fut la vraie fraternité appliquée, et non en théorie.

Nous, les petits, nous étions jeunes. Mais ce fut justement un bel exemple pour cette jeunesse.

Le lendemain du premier jour de colonisation, le capitaine Pernod fit distribuer de bon matin à tous les colons, les premiers ustensiles de travail nécessaires du moment, indispensables, tel que une petite pioche coupante d'un bout, pointue de l'autre, à manche ovale, et une autre dite pioche piémontaise plus forte ayant une hache d'un côté pouvant servir déjà au défrichage, provisoire.

On put donc couper des broussailles et arracher quelques racines pour servir à faire la cuisine.

On creusa une sorte de rigole en terre, en longueur, qu'on barda de pierres plates sur lesquelles on posa plusieurs marmites l'une contre l'autre. Par ainsi le feu fait en dessous servit à plusieurs avec plus d'économie de chaleur, les flammes n'étant pas emportées par le vent.

On se perfectionna dans l'art de la cuisine en plein air.

Il faut aussi donner des hachettes, des pelles, des faucilles pour couper des herbes, en attendant qu'elles servent à couper les moissons de blés, ce qui ne commença que deux années plus tard.

De bonne heure aussi arriva un sergent fourrier avec quelques hommes, venant de Sidi-Ali et conduisant plusieurs mulets chargés de viande, de pains, de cafés, et autres provisions nécessaire, le tout contenue dans de grands sacs de campements ; toutes ces denrées fut vidées a terre, même la viande...

Un coup de clairon appela tous les ayant droit à la distribution qui commença en faisant l'appel des noms.

La viande était coupée sur une souche de bois dégrassie, le tout a l'avenant. Mais la viande s'écume dans la marmite.

Tous les jours il en fut de même, plutard quand les maisons furent baties, les distributions se firent dans un local, plus proprement.

Pour cette question des maisons a batir pour chaque famille sur l'emplacement des baraquements, voici ce quil fut décider.

Chaque chef de famille, ou non, devra extraire au plus prêche, 40 mètres cubes de pierre dures propres à batir, et les entreproser en un seul ou en plusieurs tas, produisant 40 mètres cubes net monter en carré et bien alignés gratuitement sur place.¹¹

Aussitôt ce total atteint, venir les déclarer au chef du génie qui vérifiera, toisera, et recevra. L'emplacement des maisons ayant été désigner par voie de tirage au sort et chaque déclaration étant inscrite a tour de rôles, la construction des maisons se feras par les premiers inscrits du N°1 a la fin ; ayant parfait les 40 mètres cubes pour les terrains ; afin déviter toutes contestations, le sort en décidera.

Mais pour ces terrains, il fallut attendre qu'il vint des géomètres.¹²

Ce fut très long et difficultueux à pratiqué ces pratages dans la brousse intence.

Je vis des endroits ou le lot commençait ou finissait au milieu d'un gros buisson. On y tracaît d'un coup de pioche une petite rigole, un piquet y était enfoncé, et c'était tout.

Bien des colons ne connurent exactement la limites de leurs terrains qu'après plusieurs années écoulées, d'autres ne les connurent jamais, pour cause...

Les villages coloniaux ayant été trop rapprocher les uns des autres, sans études préliminaires, hativement, sans se rendre compte des besoins futurs, ni des qualités des dits terrains, il s'en suivi que ces terres qui auraient dut être donner largement en prévision de l'avenir furent distribuées parcimonieusement.

Dix a douzes hectares de terrains en friche fut attribuer a chaque chefs de familles, que ce soit un célibataire, ou un ménage ayant un, ou six, huit enfants.¹³

¹¹ *Gratuitement* pour faire la différence entre ce travail contribuant à sa maison et d'autres corvées (comme l'empierrement des rues) pour lesquelles les colons étaient payés à la journée.

¹² A partir d'ici, Gustave parle, non plus des lots de maison (au village), ni des lots de jardin (près des sorties du village et débroussallés par le Génie), mais des lots de culture (plus loin).

¹³ Critique justifiée, mais qui ne tient pas compte des enfants à l'arrivée : seules quatre familles arrivèrent avec plus de cinq enfants - Thibault Bertrand et Félicité Cordier (6), Jean-Baptiste Canavin et Geneviève Lacabanne (6), François Lebreton et Marie-François Tesson (6), Nicholas Pont et Adèle Mangin (6). Par ailleurs, les célibataires étaient fortement encouragés à prendre épouse parmi le petit nombre de filles pubères.

Ce système illogique péchait par la base. J'ai connu des familles de dix personnes, elles ne reçurent pas davantage que le célibataire. Car en cas de décès des parents, le partage eut été insignifiant.

Dans ce pays de sécheresse ou le plus souvent les terres produisent peu de même parfois rien, il faut posséder beaucoup de terrains afin aussi d'en laisser reposer, n'ayant d'ailleurs pas d'engrais dans les premiers temps.

Il eut été nécessaire de donner à chaque colons 20 à 30 hectares, pour les grandes familles ce n'était même pas assez. Ce n'est pourtant pas les terres qui manquaient.

Il est des particuliers bien relationnés qui obtiennent 100 ou 200 hectares de bonnes terres pour eux tout seuls...¹⁴

Mais ceux-là n'étaient pas de pauvres diables, ils n'eurent avec cela qu'à vendre ou à louer les dites terres toutes choses qui s'ajouta encore à leur fortune !

¹⁴ Pas dans les colonies agricoles : il s'agit de concessions d'une toute autre nature, qui s'expliquent par les flottements énormes dans la politique de colonisation entre 1840 et 1860.